

# *Le déluge*

De la fenêtre de sa chambre, Mathilde regardait le ciel et les nuages qui venaient de l'ouest. Ils avançaient sombres et lourds, porteurs d'une pluie impatiente d'abreuver une terre déjà gorgée d'eau. Depuis plusieurs semaines, la pluie tombait incessante, ne laissant aux hommes, aux animaux et aux plantes que de sporadiques et fugaces embellies où un coin de ciel bleu apparaissait alors entre deux averses. Au fil des jours, on pouvait voir se modifier les paysages soumis aux déferlements réguliers de cette pluie qui s'infiltrait partout, transformant les ruisseaux en torrents, les combes et vallées en véritables lacs et incitant les rivières paresseuses à sortir de leurs lits pour s'étendre sur les rives avoisinantes. La grisaille du ciel se confondait avec les tons gris de l'hiver, avec leur arbres sans feuilles, sur un sol jonché de frondaisons pourrissantes. La terre était saoule, saoule d'avoir trop bu et cette ivresse avait plongé le pays dans une sorte de léthargie où toute vie semblait impossible. Cette eau, à laquelle les hommes attribuent communément la source de la vie sur terre, était en train de devenir une force destructrice, semant la mort autour d'elle. Des animaux s'étaient déjà laissés emporter par des rivières soudaines et quelques automobilistes imprudents avaient croisé la mort, noyés, en voulant traverser des routes ou des chemins trop inondés. Cette humidité persistante dont le sol avait la nausée arrivait à s'infiltrer jusque dans l'esprit des hommes et des femmes qui, même à l'abri dans leurs habitations, se sentaient ramollis, gagnés par une sorte de torpeur dont seuls de longs jours d'ensoleillement et de chaleur pourraient les tirer. Il n'était pas un être humain qui n'aspirait à une longue trêve dans ce déferlement de nuages toujours aussi généreux à se déverser sur cette région pourtant réputée jusqu'à ce jour pour la clémence de son climat.

Car ces inondations étaient circonscrites à une région pouvant recouvrir à peine deux ou trois départements, pas plus. Ce temps pluvieux sur une longue durée et sur un territoire aussi exigu laissait perplexes tous les scientifiques qui n'avaient, de mémoire de météorologiste, jamais vu un tel phénomène. De tous les relevés pluviométriques que l'on faisait depuis un siècle environ, les quantités d'eau observées cet hiver-là étaient de très loin les plus abondantes. Et, dans les villages, les conversations allaient bon train : les vieux rivalisaient entre eux pour raconter toutes les anecdotes autour de certains hivers pluvieux du début du

siècle. Mais des hivers aussi pluvieux que celui-là, personne, même parmi les plus anciens, n'en avait jamais connus. Les églises commençaient à se remplir un peu plus chaque dimanche et certains paroissiens, dévots aux seules fêtes de Noël et de Pâques, retrouvaient le chemin de l'église pour venir écouter régulièrement le prêche des curés qui invitaient les fidèles à prier et à se repentir de leurs péchés, cause probable du courroux du ciel. Dans ces nombreux villages inondés, les prêtres, sans jamais oser l'avouer publiquement, prenaient un malin plaisir à voir leurs ouailles revenir un peu honteuses vers la bergerie qu'elles avaient quittée depuis bien longtemps. Dans leurs prières, ils ne savaient pas s'ils devaient intercéder auprès de Dieu pour qu'il fasse fermer au plus vite les écluses du ciel ou s'ils devaient, en secret, lui demander d'en rajouter une petite louche pour faire comprendre aux derniers fils prodigues récalcitrants que leur place, le dimanche matin, n'était pas au café du commerce mais à l'église, de l'autre côté de la rue. « Seigneur, toi qui es capable des plus grands miracles, fais cesser cette maudite pluie mais surtout prends ton temps pour donner une bonne leçon à ces athées et francs-maçons qui prennent plaisir à te dénigrer ! ». Tel était l'essentiel des prières assidues des bergers de ces âmes égarées ! En plein mois de février, on avait pu assister au spectacle, insolite pour la saison, de quelques centaines de fidèles en train de défiler dans les rues du village où habitait Mathilde, une immense croix en tête de la procession, chantant des cantiques pour implorer la clémence des cieux. Et quand on évoquait la clémence des cieux, on faisait référence au ciel nuageux mais aussi et surtout au ciel où habitait le bon Dieu, seul capable de mettre fin à un tel désastre. Ces rites religieux n'avaient aucune influence sur le rythme des amoncellements de zones nuageuses qui recouvraient le pays. Si la plupart ne voyaient dans ces inondations que l'effet des caprices de la météo, d'autres, les plus craintifs ou les plus crédules, n'hésitaient pas à clamer partout que ces pluies diluviennes n'étaient que le prélude aux grandes catastrophes qui s'abattaient sur la planète tous les mille ans. Et comme l'humanité arrivait aux dernières années du second millénaire, il n'était pas difficile d'entretenir ces peurs ancestrales.

Depuis que le ciel était devenu fou en déversant de telles quantités d'eau sur cette région, Mathilde s'était réfugiée dans sa chambre et n'en sortait que très rarement. Par son mari et par la lecture des journaux, elle savait que personne ne trouvait la moindre explication à cette pluie incessante. La télévision avait même fait quelques reportages sur ce phénomène incompréhensible et l'armée commençait à se déployer, sur ordre du gouvernement, pour porter secours à ces populations mises à mal par les inondations. Comme tout le monde, Mathilde regardait la pluie tomber mais, à la différence de tous les autres habitants de la région, elle connaissait la vraie raison de cette fureur céleste qui s'abattait sur la campagne et les villages environnants. Oui,

elle savait et elle était la seule à savoir mais elle n'en dirait rien à personne car personne ne pourrait la croire. On l'enfermerait immédiatement dans un asile pour s'imaginer de telles balivernes dignes des histoires de sorciers colportées autrefois dans cette région reculée du centre de la France. Et pourtant, elle savait : c'était son secret, un secret lourd, de plus en plus lourd à porter dont elle n'arriverait jamais à se libérer et qui allait la rendre folle. Elle savait et elle ne cessait de se remémorer tous les événements qui s'étaient déroulés dans sa vie depuis dix mois désormais. Elle revivait sans arrêt cette fameuse soirée de fin avril de l'année précédente. À cette époque, Pierre, son mari, jeune éleveur de brebis dans cette ferme héritée de ses parents, avait dû s'absenter quelques jours pour un stage obligatoire de gestion agricole afin de bénéficier des aides européennes. Il avait laissé l'exploitation aux soins de sa femme, une citadine d'une trentaine d'années, qui avait tout appris, aux côtés de son mari, de la dure vie d'agricultrice. Elle était loin d'avoir toutes les compétences d'un éleveur ovin professionnel mais elle se sentait capable de donner à manger du foin et de l'orge aux animaux, de les sortir dans les prés et même d'aider aux agnelages éventuels des brebis prêtes à mettre bas. Son mari connaissait bien sa Mathilde et il l'avait laissée, en toute confiance, s'occuper du troupeau pendant ces quelques jours d'absence.

Le soir de son départ, alors qu'elle venait de terminer les soins ordinaires donnés aux brebis et aux agneaux, elle croisa sur le chemin de la ferme deux marcheurs qui se prétendirent pèlerins de Saint-Jacques. Ils lui dirent qu'ils s'étaient trompés de route quelques kilomètres plus tôt et qu'ils cherchaient un hébergement pour la nuit, dans une des granges de la ferme, pour reprendre leur chemin dès le lendemain matin. Mathilde n'eut pas le cœur de leur refuser ce service et, les trouvant plutôt sympathiques, les invita même à partager son repas. Elle écouta avec plaisir les diverses anecdotes de voyage de ces deux hommes hors du commun qui passaient leur vie sur les routes et qui comptaient, disaient-ils, rejoindre Saint-Jacques-de-Compostelle, en Galice, cette province au nord-ouest de l'Espagne, pour le 25 juillet, jour de la Saint Jacques. Traditionnellement, tous les 25 juillet, la ville se met en fête et nombreux sont les pèlerins qui souhaitent arriver ce jour-là pour participer aux festivités religieuses. Et quand le 25 juillet tombe un dimanche, lors d'une année qu'on appelle alors jacquaire, les festivités dans la ville sont encore plus grandioses.

Après un repas pris en commun, Mathilde ne se voyait pas les faire dormir dans une des granges alors que la maison familiale était immense avec plusieurs pièces disponibles. Elle les invita à passer la nuit dans une des chambres pour profiter d'un confort bien meilleur que sur la paille où ils dormaient habituellement. Dans un premier temps, ils refusèrent cette invitation mais, devant l'insistance de la

jeune femme, ils finirent par accepter cette chambre contiguë à la sienne. Mathilde leur fit à la hâte un lit pour chacun, leur souhaita une bonne nuit et s'endormit très vite, fatiguée par une dure journée de travail auprès du troupeau. En toute confiance avec ces deux hommes avec lesquels elle avait passé un moment convivial, elle ne pensa même pas à fermer à clef la porte de sa chambre. Et en pleine nuit, la nuit du 25 au 26 avril de l'année précédente, l'horreur prit soudain forme humaine et s'abattit sur elle. Les deux hommes, si gentils pendant le repas, entrèrent sans bruit dans sa chambre et avant même de réaliser ce qui se passait, elle était tenue fermement par un des deux individus pendant que l'autre se jetait sur elle. Puis ce furent des cris, des menaces de coups, des menaces de mort au couteau qui la pétrifièrent. Ils déchirèrent sa chemise de nuit, la mirent nue sur le lit et commencèrent à abuser d'elle, chacun leur tour. Un couteau sous la gorge, Mathilde, effrayée, ne pouvait opposer la moindre résistance à ses deux agresseurs. À chaque tentative de rébellion, elle se faisait gifler et tirer les cheveux violemment pour qu'elle comprenne qu'elle n'avait d'autre alternative que de se soumettre à leurs désirs. Elle avait beau les supplier d'arrêter, leur demander de partir et leur promettre son silence, ils n'entendaient rien et étaient bien décidés à passer le reste de la nuit avec cette proie facile qui leur était tombée du ciel, seule, vulnérable, sans son mari, dans cette ferme à l'écart de tout. Ils ouvrirent plusieurs bouteilles de vin, la traînèrent dans la cuisine, l'obligèrent à boire de l'alcool avec eux pour la rendre plus docile et, une fois ivre, ils la violèrent encore à plusieurs reprises à même le sol ou sur la table où ils avaient partagé le repas quelques heures plus tôt.

Malgré l'alcool, Mathilde, presque un an plus tard, se souvenait encore de tout, de sa douleur, de ses cris, de ses supplications, de la vulgarité des mots de ses agresseurs, des menaces de ces deux hommes qui l'obligèrent à réaliser avec eux les pratiques sexuelles les plus avilissantes. Toutes ces images insupportables étaient gravées pour toujours, de façon indélébile, dans son cerveau de jeune femme qui n'avait connu de l'amour, jusqu'à présent, que de la tendresse alliée au plaisir de s'offrir à un homme qu'elle aimait. Elle se souvenait de tout et même du bruit de la pluie qui s'était mise à tomber très fort pendant qu'elle se faisait violer. Malgré sa peur et son désarroi, elle se souvenait encore de son étonnement en entendant tomber cette pluie alors que le ciel était dégagé la veille au soir et que la météo n'annonçait que du ciel bleu. Les deux individus, une fois repus d'elle, étaient partis avant le lever du jour en la menaçant de faire mettre le feu à sa ferme, par des amis, si l'envie la prenait de déposer une plainte contre eux à la gendarmerie la plus proche.

Une fois ses deux violeurs en fuite, Mathilde s'était précipitée sous sa douche pour laver son corps de toutes les saletés qui s'étaient déversées en elle et sur elle mais surtout

pour tenter de se débarrasser de toutes les infamies qu'elle avait subies pendant cette nuit d'horreur. Elle resta longtemps à faire couler sur sa peau cette eau purificatrice. Après cette douche la plus chaude qui soit pour brûler ce qui restait d'immondices, elle avait réussi à regagner son lit et à retrouver ses esprits. Elle aurait voulu se réveiller d'un affreux cauchemar mais il n'en était rien : elle venait de se faire violer comme des milliers d'autres femmes avant elle. Elle venait de vivre une extrême violence avec deux hommes prêts à tout pour assouvir leurs instincts de mâles en rut. Mais, pire encore, elle se sentait responsable de tout ce qui s'était passé. Comment avait-elle pu accueillir chez elle, dans la chambre attenante à la sienne, deux individus dont elle ignorait tout ? Ils lui avaient probablement raconté des histoires pendant le repas et ils n'avaient rien à voir avec de vrais pèlerins faisant route vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Ces deux vagabonds avaient-ils prémédité leur coup ou est-ce après qu'elle se fut endormie que la folie s'était emparée d'eux et les avait poussés à commettre un tel crime sur une femme sans défense qui leur avait offert si gentiment son hospitalité ? Elle n'en savait rien. Tout ce qu'elle savait, c'est que, victime évidente d'une odieuse agression, elle se sentait pourtant coupable. De quelle naïveté avait-elle fait preuve en accueillant chez elle deux hommes qui n'avaient peut-être pas connu de femmes depuis des mois ! Elle éprouvait envers eux une haine grandissante pour avoir été trompée à ce point et salie de la sorte dans cette orgie de sexe et de violence où elle avait été humiliée, rabaissée à un simple rôle d'objet de plaisir pour assouvir leurs fantasmes. Mais, malgré sa colère à leur égard, elle n'arrivait pas à évacuer ce sentiment de culpabilité qui l'empêchait de se sentir une simple victime. Aucune autre femme ne se serait mise dans une telle situation de danger. Toute autre qu'elle aurait refusé d'accueillir deux étrangers sans la présence de son mari.

Alors que faire ? Se précipiter à la gendarmerie pour porter plainte et faire mettre au plus vite sous les verrous ces sinistres individus pour les empêcher de recommencer ? C'était la solution la plus sage mais elle entendait déjà les réflexions et les ricanements des gendarmes qui allaient lui faire remarquer sa grande légèreté dans cette affaire. Et ils auraient raison de la traiter ainsi comme une gamine inconsciente alors qu'elle venait de passer la trentaine. Elle avait déjà honte à l'idée de raconter son histoire, même à des gendarmes. Et puis, elle devrait également se soumettre à des examens gynécologiques chez un médecin qui allait probablement lui tenir le même discours moralisateur que les gendarmes. Elle pensait déjà à la confrontation avec ces deux bourreaux pour les reconnaître formellement une fois qu'ils seraient en garde à vue. Elle n'imaginait pas revoir leurs visages tellement était profond le sentiment de dégoût qu'ils lui inspiraient. Et enfin, il y avait ces menaces de faire mettre le feu à la ferme : elle n'y croyait guère mais qui sait ? Ses deux agresseurs avaient peut-être des complices qui

pourraient lui nuire, incognito, si elle se décidait à porter plainte pour les faire arrêter et les faire juger en assises avec une peine probable de dix ou quinze ans de prison. Elle resta longtemps prostrée sur son lit, recroquevillée sur elle-même, en position foetale, comme pour se protéger d'un danger imprévu. Le jour était levé depuis longtemps quand elle se décida à sortir de son lit pour aller s'occuper des brebis et des agneaux qui devaient mourir de faim. Elle dut prendre des habits de pluie pour se rendre à la bergerie car il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis les premières gouttes tombées au moment de son viol. Elle fit son travail comme une automate, l'esprit totalement ailleurs. À midi, quand elle rentra chez elle, sa décision était prise : personne ne saurait rien de cette nuit de malheur, ni les gendarmes, ni le voisinage, ni surtout son mari qui ne pourrait plus jamais la regarder comme avant s'il venait à apprendre la terrible réalité. Comment un homme pourrait-il avoir envie d'une femme, de sa femme, souillée de la sorte par deux inconnus ? Son corps était sali à jamais. Mathilde ne pourrait plus le regarder comme auparavant mais il ne servait à rien d'en dire mot à son mari qui pourrait ainsi continuer à jeter sur elle le même regard pur qu'il avait toujours porté sur sa bien-aimée.

Quand, à la fin de la semaine, Pierre rentra de son stage de formation, le temps se mit à changer et vira au beau après quelques jours de pluie soutenue. Mathilde fit des efforts surhumains pour être la même femme qu'elle était une semaine plus tôt. Elle fit semblant de s'intéresser au stage de Pierre, essaya d'être gentille avec lui, lui raconta par le menu les quelques anecdotes de la vie du troupeau mais se garda bien de faire la moindre allusion à l'horreur qu'elle avait vécue. La seule chose qu'elle ne put pas faire, c'était l'amour. Pierre s'étonna de son refus mais les femmes sont suffisamment habiles pour inventer toutes sortes d'excuses quand elles ne désirent pas le partenaire qui les invite au plaisir. Il ne s'en offusqua pas. Elle comptait sur le retour de Pierre pour tenter de se reconstruire et reprendre une vie normale mais elle s'aperçut rapidement que ses espoirs étaient vains : quelque chose en elle ne fonctionnait plus, son goût de vivre avait disparu, les projets étaient inexistantes comme si sa vie s'était brutalement cassée en deux durant cette nuit de fin avril. Dans sa tête s'opposaient la vie d'avant le viol avec le bonheur et la sérénité d'une vie à deux et la vie d'après avec une nappe de néant qui se déposait, tel un épais brouillard, dans son esprit fracassé par les infamies qu'elle avait subies. Elle ressassait sans arrêt tous les détails de cette nuit maudite et une culpabilité oppressante était en train de l'étouffer et de la déposséder peu à peu des rênes de sa vie. Un mois plus tard, elle commença à s'inquiéter de l'absence de ses règles qui, jusqu'à présent, étaient d'une régularité exemplaire. Durant ce premier mois, elle balayait de son esprit l'éventualité d'une grossesse. Sa souffrance était suffisante pour qu'elle puisse envisager, en plus, d'avoir été mise enceinte par un de ses deux agresseurs. Elle alla

consulter son médecin qui lui prescrivit une prise de sang. Les résultats des examens sanguins tombèrent comme un couperet : Mathilde attendait un bébé qui, au vu des dosages hormonaux, avait été conçu aux alentours de la fin du mois d'avril. Quand son médecin lui annonça la nouvelle, elle crut s'évanouir : comme si l'horreur du viol ne suffisait pas, il fallait qu'elle se prolonge par ce bout de chair désormais dans son ventre.

Elle pensa tout de suite à se faire avorter mais elle réalisa qu'elle avait fait l'amour avec son mari la veille de son départ pour son stage. Elle s'en souvenait parfaitement puisqu'ils avaient voulu passer une nuit en amoureux avant de se séparer pour une semaine. Et si l'enfant était de Pierre ? Le couple, malgré des tentatives répétées, avait des difficultés pour avoir un enfant et Mathilde se mit à hésiter sur la conduite à tenir. Si l'enfant était de son mari, elle regretterait toute sa vie cet avortement. C'était peut-être son unique espoir d'avoir un bébé avec l'homme qu'elle aimait. Mais si, à sa naissance, il ne ressemblait pas du tout à Pierre, elle allait devoir supporter l'incertitude d'être la mère d'un enfant issu d'un viol. Elle ne pouvait même pas envisager la solution d'un test de paternité car, avec une telle procédure longue et coûteuse, Pierre ne comprendrait rien et se mettrait à douter de la fidélité de son épouse. Les semaines qui suivirent l'annonce de sa grossesse, Mathilde connut un enfer qu'elle vivait dans le plus grand secret. À qui pouvait-elle confier ses doutes, ses interrogations sur ce qu'elle devait faire ? Elle se garda bien de parler de son état de femme enceinte à son mari qui aurait bondi de joie en apprenant qu'il allait devenir papa et qui n'accepterait jamais un avortement.

Elle laissa passer les semaines, incapable de prendre une quelconque décision. Elle souhaitait perdre l'enfant naturellement pour que la nature décide à sa place. Mathilde fit tout ce qu'elle put pour s'en débarrasser tout en évitant l'avortement. Elle se cogna le ventre à coups de poings, sauta maintes et maintes fois du haut des charrettes à foin de la ferme, souleva les poids les plus lourds, se battit avec des brebis récalcitrantes pour les maintenir immobiles lors de la tonte de la laine avant l'été... mais rien n'y fit : pas une goutte de sang qui aurait témoigné d'un début de fausse couche. Elle commença à prendre du ventre et Pierre, un soir, avant l'amour, lui fit remarquer que son corps avait pris quelques rondeurs. Il se mit à plaisanter sur l'éventualité d'une grossesse et Mathilde vit dans ses yeux tellement d'étincelles pétillantes à la simple idée qu'il pourrait avoir un enfant que sa décision de ne pas avorter fut prise sur-le-champ. Elle privilégia le bonheur de son mari en prenant le risque de mettre au monde un enfant qu'elle ne pourrait jamais aimer. Elle ferait semblant. Pierre serait heureux d'avoir un fils ou une fille et peut-être qu'après tout, ce petit être innocent allait lui redonner goût à la vie en lui permettant de devenir maman.

La grossesse se déroula normalement si tant est qu'on puisse parler de normalité quand on connaît l'inquiétude qui rongeaient l'esprit de Mathilde durant ces neuf longs mois. La seconde échographie au cinquième mois révéla qu'il s'agissait d'un garçon, ce qui remplit Pierre de bonheur, lui qui en désirait un depuis longtemps, fruit de son amour pour sa femme et futur héritier de son exploitation agricole. Mathilde allait un peu mieux. Elle faisait de gros efforts pour balayer de sa mémoire la nuit du 25 au 26 avril et se remémorer plutôt la nuit précédente. Elle se persuada qu'elle avait conçu son enfant dans une étreinte pleine de tendresse avec son mari. Ses méthodes de persuasion commençaient à porter des fruits car il lui arrivait d'éprouver un peu de bonheur à l'idée qu'elle allait bientôt devenir maman. Ces fugaces moments d'apaisement étaient en réalité principalement étayés par l'effervescence de Pierre qui n'arrêtait pas de lui parler de tous les projets qu'il avait en tête après la naissance du petit. S'il avait pu soulever un tant soit peu le couvercle posé sur le cerveau de son épouse, il aurait défailli en constatant le bouillonnement des craintes qui la submergeaient quand elle envisageait le pire. Elle avait beau se dire et se redire que ce fils était l'enfant de l'amour entre elle et son mari, elle ne pouvait pas évacuer l'autre hypothèse : être la mère d'un garçon qui lui rappellerait sans cesse la nuit du viol. Pour apaiser son anxiété, elle s'inventait des scénarios totalement fous. Elle en arrivait à se dire qu'à vingt-quatre heures près, dans le pire des cas, il devait bien rester encore quelques spermatozoïdes de son mari, à l'entrée de son utérus, puisque ces petites graines peuvent avoir une durée de vie de trente-six à quarante-huit heures. Et si tel était le cas, le sperme de Pierre était encore là au moment du viol, preuve que cet enfant serait, malgré tout, un peu de son mari puisqu'il était là, en quelque sorte, la nuit de l'infamie. Ces idées dénuées de sens étaient comme une branche à laquelle elle se raccrochait pour éviter de couler à pic dans la dépression qu'elle sentait pointer à l'horizon.

Mathilde accoucha en plein hiver, vers la fin janvier. Le déclenchement du travail fut brutal et il fallut partir en toute hâte à l'hôpital le plus proche dans le service d'obstétrique où sa grossesse était suivie depuis plusieurs mois. L'accouchement se déroula sans problème particulier. À deux heures du matin, Mathilde, avec l'aide de la sagefemme et en tenant la main de son mari, mit au monde un bébé d'un petit poids, environ deux kilos et demi. Elle aurait préféré accoucher en plein jour car cet accouchement nocturne lui rappelait encore la nuit de son viol. Et deux heures du matin était l'heure à laquelle avaient débuté les violences et les avilissements imposés par ses agresseurs. Quand le bébé poussa ses premiers cris, la sage-femme voulut la féliciter mais sa voix fut couverte par un coup de tonnerre qui annonçait le début d'un violent orage sur la ville. Tout le personnel présent dans la salle d'accouchement en fut étonné puisque la météo de la veille au soir ne l'avait



pas annoncé. Quant à Mathilde, il lui revint aussitôt en mémoire la pluie qui avait commencé à tomber la nuit de son viol alors que, cette nuit-là non plus, rien n'annonçait l'arrivée d'une zone nuageuse.

Pierre, lui, était loin de s'intéresser à cet orage : il savourait l'émotion de vivre les premiers instants avec son fils, son Bastien. On l'avait autorisé à couper lui-même le cordon ombilical et, une fois le cordon sectionné, il déposa le bébé avec amour sur la poitrine de sa femme. C'est à ce moment-là que Mathilde poussa un cri en remarquant l'énorme angiome violet que portait son enfant sur la nuque. Son mari, dans son émotion de nouveau père, n'avait jusqu'alors rien remarqué. Pourtant on ne pouvait pas ne pas voir cette hideuse tache de vin comme on appelle couramment cette petite anomalie à la naissance. L'angiome, outre sa laideur, n'a rien de grave. La sage-femme essaya de rassurer les parents en leur donnant des explications physiologiques. Il s'agit du développement anormal des vaisseaux sanguins qu'on trouve dans l'épiderme et qui se développent de manière excessive en formant une tache variable allant du rose au rouge et au violet.

Mathilde, en entendant tous ces mots, crut devenir folle. Elle n'entendait pas le mot scientifique « angiome » mais le mot courant « tache de vin » qui lui rappelait le vin que ses deux agresseurs l'avaient obligée à boire pour la soumettre plus facilement à leurs outrages. Elle n'entendait pas non plus le mot « violet » mais le mot « violer » qui la projetait encore et encore dans ses souvenirs sordides. Si son fils avait une tache de vin de couleur violette, c'était la preuve qu'il était l'enfant du viol au cours duquel on l'avait fait boire. Outre l'absence de ressemblance évidente du nouveau-né avec le visage de Pierre, cette tache venait mettre fin à tous ses espoirs d'avoir mis au monde un enfant de son mari et non d'un de ces deux criminels. Elle éclata en sanglots sans pouvoir rien dire de l'anéantissement qui la submergeait. La sage-femme et son mari crurent que ces pleurs n'étaient dus qu'à sa déception de voir son enfant avec cette petite malformation. On lui parla d'opération qui pourrait faire disparaître cette vilaine tache. Mais Mathilde savait qu'il était illusoire d'espérer une aide quelconque d'une intervention chirurgicale, même la plus réussie qui soit. Rien ne ferait jamais disparaître sa honte, sa culpabilité et sa souffrance d'avoir mis au monde un enfant qui n'aurait jamais dû voir le jour.

Après avoir quitté la salle d'accouchement et une fois revenue dans sa chambre, Mathilde s'endormit. L'orage avait cessé de gronder et avait laissé place désormais à une forte pluie comme cela est courant après le passage d'une zone orageuse. Maintenant qu'elle savait que cet enfant ne pouvait pas être le fils de son mari, elle refusa de lui donner le sein et demanda qu'on lui coupe rapidement la montée de lait avec des pilules appropriées. Tout contact avec cet enfant

la répugnait et, quand elle lui donnait le biberon, elle s'arrangeait pour tenir le bébé à l'écart de son corps. Cet angiome lui semblait hideux. Il était la marque du viol, la marque au fer rouge, ou plutôt la marque au fer violet. Cet enfant était un monstre sorti de son ventre. Une mère dans une situation différente aurait probablement accepté ce léger handicap sans trop de souffrance mais, pour Mathilde, cette tache de vin était la signature évidente de l'ignominie. Ignominie de la part de ses deux violeurs mais aussi de sa part à elle qui avait agi dans cette histoire depuis le début avec tant d'insouciance et de légèreté en accueillant chez elle ces deux vagabonds et en refusant ensuite l'avortement qu'elle aurait dû faire sans se poser toutes ces inutiles questions sur la paternité de son fils. Les regrets, les remords, la honte, la culpabilité la dévoraient de toutes parts et elle ne voyait aucune issue à cette situation.

Quand le chef de service vint dans sa chambre faire sa première visite, il la rassura du mieux qu'il put en mettant en avant le côté bénin de l'angiome et lui demanda si un des ascendants du petit Bastien n'avait pas des origines dans une des populations du pourtour de la Méditerranée. Sa question était motivée par la découverte d'une petite tache anodine, sur le dos du bébé, en bas de la colonne vertébrale. Cette tache, appelée méditerranéenne, est le plus souvent présente chez les bébés dont un des parents a un ascendant d'origine maghrébine. Bastien avait cette petite tache discrète qui disparaît avec l'âge et qui est bien connue des pédiatres et obstétriciens. Ils la considéraient comme une signature de l'existence probable, dans la généalogie de l'enfant, d'un ancêtre issu du pourtour méditerranéen. Cette question et les explications du médecin achevèrent d'anéantir Mathilde qui se souvint alors que l'un de ses deux agresseurs présentait un type maghrébin évident. Elle avait occulté ce détail de sa mémoire car, pour elle, un violeur n'avait pas de race ni de pays : il était l'incarnation du mal et de toutes les violences faites aux femmes depuis toujours. Mais quand elle apprit l'existence de cette tache dans le dos de son fils, il n'y avait plus désormais aucun doute : cet enfant avait pour géniteur l'un de ces deux hommes, ce maghrébin qui s'était acharné sur elle et avait joui en elle à plusieurs reprises. Elle ne sut que répondre au docteur. Que pouvait-elle lui dire de son désarroi et de ses doutes auxquels il venait de mettre un terme définitif en lui parlant de cette tache que portait son fils ?

Quand, au bout d'une petite semaine, Mathilde quitta l'hôpital avec son bébé dans son berceau, elle constata qu'il pleuvait toujours. Prisonnière dans sa chambre d'hôpital et surtout prisonnière de ses pensées morbides qui l'entraînaient peu à peu vers la dépression, elle était loin de se soucier du temps qu'il faisait dehors. De retour à la ferme où l'attendait Pierre avec impatience, elle apprit que la pluie n'avait pas cessé de tomber depuis ce fameux orage qui avait débuté juste après l'accouchement. Elle voulut mettre le

berceau dans sa chambre pour pouvoir mieux surveiller son enfant mais il lui fut impossible de supporter cette présence près du lit conjugal où avait commencé le supplice de son viol. Elle alla le déposer comme un sac de linge sale dans la chambre qu'elle avait eu la gentillesse de préparer pour ses deux agresseurs. C'était le seul endroit qui convenait puisque le père biologique de sa progéniture avait dormi quelques heures dans cette pièce.

La vie à la ferme reprit son cours. Mathilde faisait semblant d'être une bonne mère et essayait de cacher tous les sentiments de rejet qu'elle éprouvait pour ce bébé. Jamais elle ne lui parlait, jamais elle ne le prenait dans ses bras, jamais elle ne le caressait. Pierre commençait à s'inquiéter du comportement bizarre de sa femme et était encore plus inquiet de voir Mathilde s'enfoncer peu à peu dans cet état dépressif que connaissent certaines mères après l'accouchement et qu'on appelle le « baby blues ». Il voyait son épouse mélancolique, fatiguée, aboulique, sans appétit, avec des insomnies de plus en plus sévères. Cloîtrée dans sa chambre, elle ne participait plus aux travaux de la ferme comme elle le faisait encore avant la naissance. Elle ne s'intéressait plus à rien, pas même à son bébé auquel elle ne donnait que le strict nécessaire pour le maintenir en vie. Pierre lui conseilla à plusieurs reprises de consulter son médecin mais Mathilde refusa tout net : elle ne voulait parler à personne de son mal-être. À quoi bon raconter l'irracontable à un quelconque psychologue ou psychiatre qui ne ferait que constater les dégâts irréparables dont elle était la seule responsable ? À quoi bon chercher des explications à son état dépressif alors qu'elle savait tout des vraies raisons de son mal-être ?

Elle savait tout et elle savait même beaucoup plus que les autres. Elle comprenait bien sûr les causes de sa mélancolie et de sa perte du goût de vivre mais elle savait bien d'autres choses. Elle passait son temps à la fenêtre de sa chambre à regarder tomber la pluie. Et, curieusement, ce spectacle lui procurait une sorte d'apaisement car elle sentait entre son état intérieur et les paysages dévastés comme une profonde osmose. Ce temps pluvieux qui n'en finissait pas était une mise en harmonie avec son mal-être et cette pluie, elle le savait, ne cesserait pas de se déverser tant que la fragile Mathilde, anéantie par trop de détresse et de culpabilité, serait dans un tel désarroi. Et comme elle ne voyait pas d'issue à sa situation, elle imaginait que le pire était encore à venir pour la région avec les inondations qui continuaient à faire leurs ravages.

Elle savait surtout que cette pluie inexplicquée n'était pas le fruit du hasard mais la juste colère du ciel qui déversait sur ce petit bout de territoire une sorte de déluge qui allait tout dévaster pour punir les habitants de la faute, du péché dont elle était la seule à connaître l'existence. Car Mathilde n'avait pas oublié cette étrange averse qui s'était abattue sur la

ferme la nuit du viol alors que la météo annonçait pour la semaine un temps clément. Il avait plu jusqu'au retour de son mari. Elle n'avait pas oublié non plus ce mystérieux orage qui avait débuté juste après son accouchement. Et pour elle, dans son cerveau soumis à rude épreuve depuis quelques mois, la corrélation entre ces deux événements paraissait évidente : le ciel avait déversé son courroux lors du viol et le déversait désormais encore plus depuis que le fruit du viol avait vu le jour hors de ses entrailles. Ce déluge était le châtement des cieux qui ne pouvaient pas supporter autant d'ignominie sur cette terre que Dieu avait créée pour le bonheur, la paix et l'amour entre les hommes. Mathilde connaissait l'histoire de Noé et de son arche : pour punir les crimes de sodomie commis par les habitants de Sodome et Gomorrhe, Dieu avait décidé d'exterminer par un déluge de quarante jours les auteurs d'un tel péché, de laver la terre de toute faute pour lui redonner la chance d'une nouvelle vie. Mathilde savait qu'elle était en train d'assister à ce même déluge divin pour laver la terre du péché commis par sa faute. En voyant la pluie tomber, elle repensait à cette douche, longue et purificatrice, qu'elle avait prise après la départ des deux vagabonds. Cette pluie était pour Mathilde comme une immense douche que les cieux déversaient pour nettoyer la terre des impuretés qu'elle sentait en elle et autour d'elle. Et tout ce mal s'incarnait symboliquement dans l'existence de ce bébé. Elle en arrivait à penser que les pluies diluviennes ne cesseraient pas avant qu'elles n'aient enlevé la vie à son fils. Cet enfant n'était coupable de rien, simple victime de la violence des hommes et de l'inconscience de sa mère, la provocatrice qui avait osé dormir sans méfiance auprès de ces deux scélérats. Cet enfant était innocent mais, comme beaucoup d'innocents, il fallait qu'il paye pour le seul crime d'exister alors qu'il n'aurait jamais dû voir le jour. Le déluge en viendrait à bout et éliminerait cet enfant du diable. De quelle manière ? Mathilde n'en savait rien. Elle savait simplement que Bastien devait mourir et que la pluie incessante n'avait d'autre but que d'effacer la tache qui avait souillé la terre depuis la naissance de son fils. Telles étaient les pensées folles qui virevoltaient dans la tête de cette mère qui n'en pouvait plus et qui n'avait trouvé comme seule issue à sa souffrance que de se réfugier dans l'espoir de voir mourir son enfant. Incapable de mettre fin elle-même à la vie de son fils, elle comptait sur des forces surnaturelles pour faire le travail. Le déluge qui s'abattait sur cette région et qui faisait la une des journaux depuis des semaines lui semblait, de toute évidence, le moyen mis en oeuvre par les dieux pour débarrasser la terre de la présence de cette souillure.

Cela faisait trois semaines que Mathilde avait quitté l'hôpital et un mois environ que la pluie tombait inlassablement. La majorité des routes étaient coupées par des inondations de ruisseaux ou de rivières et les pompiers et militaires avaient fort à faire pour transporter en barque les habitants isolés ou pour porter de l'eau potable et de la nourriture à leurs

habitations. Un soir, en début de nuit, Bastien fut pris d'une forte fièvre. Pierre appela le médecin de garde qui n'était pas libre avant un bon moment, retardé par les difficultés pour se déplacer dans cette région inondée. Il conseilla aux parents de Bastien, en attendant son arrivée, de donner un bain tiède au bébé pour faire baisser la température. Mais rien n'y fit : la fièvre continua de grimper et atteignit rapidement quarante degrés. Mathilde, en lisant le thermomètre, pressentit que l'heure était venue du châtiment du ciel car il ne lui avait pas échappé que quarante était le nombre de jours qu'avait duré le déluge biblique. Les événements se précipitèrent. Le petit Bastien, dévoré par cette fièvre excessive, se mit à faire des convulsions qui affolèrent son père. Mathilde était tétanisée, prostrée dans un coin de la chambre, incapable de porter secours à cet enfant qu'au plus profond d'elle-même elle souhaitait voir mourir. Ce fut Pierre qui dut faire face, seul, à la situation. Il ne pouvait pas attendre l'arrivée du médecin. Il mit le bébé dans le berceau et sauta dans sa voiture pour partir avec son fils en toute hâte à l'hôpital. Il avait le choix entre deux routes pour gagner la ville. La route qui ne présentait aucun danger l'obligeait à faire un long détour. Il se décida à emprunter la route secondaire qui était coupée par un ruisseau transformé en véritable rivière. Mais Pierre avait une grosse voiture, un 4x4, qui résisterait sans problème à la force du courant. Il gagnerait ainsi un temps précieux qui allait peut-être sauver son enfant. Il embrassa Mathilde en lui conseillant d'attendre tranquillement des nouvelles qu'il ne tarderait pas à lui donner par téléphone dès qu'il arriverait à l'hôpital.

Pierre ne donna plus jamais de nouvelles. Au bout de deux heures, Mathilde se décida à téléphoner aux urgences qui lui assurèrent qu'aucun adulte avec un bébé d'un mois ne s'était présenté dans le service. Mathilde comprit que Pierre avait voulu être trop téméraire et que probablement sa voiture avait été emportée par la force du courant. Qu'était-il advenu de son fils ? Qu'était-il advenu de son mari ? Pour son fils, ce dénouement tragique était prévisible car elle savait que ce déluge n'avait d'autre but que d'éliminer son bébé qui n'aurait jamais dû naître. Imaginer son enfant noyé dans la crue de la rivière ne lui provoquait pas la moindre tristesse mais plutôt un sentiment de soulagement. Mais Pierre ne devait pas être puni pour une faute qu'il n'avait pas commise. Il n'était pour rien dans ce drame qui se déroulait à son insu depuis bientôt un an. Elle l'imagina dans l'eau, luttant contre le courant pour rejoindre les berges en essayant de sauver son Bastien. Elle donna l'alerte aux pompiers qui, avec l'aide des militaires, découvrirent au petit matin, à quelques centaines de mètres du croisement de la rivière et de la route, la voiture de Pierre, retournée sur le côté et sous l'eau avec la porte du conducteur ouverte mais sans aucun occupant. Les plongeurs firent des recherches qui demeurèrent vaines. Il fallait attendre la décrue des eaux pour espérer retrouver les deux corps.

Au moment où les pompiers vinrent prévenir Mathilde de leur triste découverte, le jour venait à peine de se lever. À la surprise générale, les nuages dans le ciel semblaient moins gris et se dispersaient, poussés par un vent d'ouest. Vers dix heures du matin, la pluie cessa pour de bon et au fur et à mesure que la journée avançait, le ciel devenait de plus en plus bleu. C'était la première fois depuis un mois que les habitants de la région pouvaient admirer, ébahis, la beauté d'un ciel clair dégagé de tout nuage. Mathilde, elle, n'était pas surprise : elle savait que les dieux avaient obtenu gain de cause, que la vengeance du ciel s'était accomplie, que sa faute avait été lavée dans la mort de son fils et de son mari. Il n'y avait plus aucune raison pour que le déluge persiste. On comptait déjà trop de victimes en termes de vies humaines. Les dernières avaient été son mari et son enfant. Les dernières victimes ? Pas sûr ! Les dieux vengeurs n'étaient pas encore totalement rassasiés. Il fallait que la vraie coupable paye le prix de sa faute et qu'elle rejoigne Pierre pour lui expliquer, dans l'au-delà, tout ce qu'elle avait vécu dans le plus grand secret : ses outrages, sa tourmente, sa culpabilité, son silence, ses doutes et son mensonge sur l'identité du véritable géniteur de Bastien. Quand il saurait, Pierre la comprendrait et lui pardonnerait tout. Et puis, à quoi lui servirait-il de continuer à vivre sans la présence de son homme, le seul homme qu'elle ait jamais aimé ? Le lendemain matin, alors qu'un superbe temps ensoleillé redonnait vie et espoir à la région, on retrouva Mathilde morte dans son lit après l'ingestion d'une forte dose de somnifères mélangés à de l'alcool.

Quelques jours plus tard, quand la fureur du ciel se fut définitivement arrêtée et que les rivières retrouvèrent leurs lits habituels, on découvrit, accrochés aux branches de la rive, quelques kilomètres en aval de l'endroit où on avait localisé la voiture de Pierre, deux corps, celui d'un bébé d'un mois tout au plus et, une dizaine de mètres plus loin, celui d'un adulte de sexe masculin. Après tout ce temps passé dans l'eau, les corps étaient méconnaissables. La gendarmerie locale chargée de l'identification fit procéder dans un premier temps à une analyse génétique pour savoir si ces deux individus avaient un lien de parenté. Les résultats furent sans appel : l'enfant noyé était bien le fils de l'homme retrouvé à ses côtés. Bastien était l'enfant de Pierre. Mathilde ne l'avait jamais su et ne le saurait jamais.